

Jean-Philippe Billarant,
Président du Conseil d'administration
Laurent Bayle,
Directeur général

Jeudi 12 avril
Zim Ngqawana | Andile Yenana

Dans le cadre du cycle **Faubourgs d'Afrique du Sud**
Du mercredi 11 au mardi 17 avril 2007

Vous avez la possibilité de consulter les notes de programme en ligne, 2 jours avant chaque concert,
à l'adresse suivante : www.cite-musique.fr

La librairie-boutique reste ouverte jusqu'à la fin de l'entracte.
Un stand de vente est disponible dans le hall à l'issue du concert.



Cycle **Faubourgs d’Afrique du Sud**

DU MERCREDI 11 AU MARDI 17 AVRIL

En Afrique du Sud, les villes sont apparues et se sont développées plus tôt que dans le reste du continent africain. Elles furent des pôles d’attraction : elles virent débarquer des colons et des esclaves, elles attirèrent des travailleurs venus de toutes les régions rurales. Tous, quels qu’aient été leurs origines et leurs statuts, transportaient des musiques ; toutes ces musiques, en dépit de la violence, du racisme, des séparations imposées, finirent par se mêler. Les musiques modernes d’Afrique du Sud sont nées dans les villes, par les villes.

Les mélanges urbains donnèrent rapidement naissance à des formes nouvelles : dès le début du XVIII^e siècle, on y entendait des chansons d’allure originale. Au XIX^e siècle, la fusion d’éléments africains, européens, malgaches et asiatiques en des équilibres variés avait déjà produit des styles de chants et d’airs à danser inédits. C’est sur ces fondations créoles que se greffèrent durant la seconde moitié du XIX^e siècle les influences américaines : chansons de *blackface minstrels* accompagnées au banjo et, plus tard, tout ce qui se rattachait au jazz. Du Cap, musiciens et migrants partirent vers le Nord, où de nouvelles mixtures se produisirent dans les quartiers ou sur le carreau des mines. En émerge, au début du XX^e siècle, une forme, le *marabi*, associant constructions cycliques des musiques africaines et progressions harmoniques européennes, qui devient la matrice à partir de laquelle les musiques populaires urbaines se développent. Y ajoutant le sentiment rythmique afro-américain et l’improvisation, le jazz sud-africain, d’abord swing puis bebop, coltralien ou free, sort du *marabi* sans cesser de puiser aux sources rurales – comme les musiques à chanter ou à danser, *mbube* ou *mbaqanga* ; comme les cantiques des chœurs *makwaya*.

Les mélanges musicaux où Afrique, Europe et Amérique se fertilisaient mutuellement avaient évidemment un sens particulier dans une société raciste. Ils montraient que de la fusion naît la création, que la modernité n’est pas le domaine exclusif des blancs et que les voies de la lutte pour l’émancipation défrichées de l’autre côté de l’Atlantique pouvaient être suivies à l’extrémité sud de l’Afrique. Le jazz sud-africain, et plus largement les musiques populaires urbaines dont il ne peut être dissocié, ont donc, sans nécessairement le dire, colporté cette idée d’une humanité créative parce que sans frontières. Abdullah Ibrahim (Dollar Brand) puisa à la source des mélodies et rythmes du Cap comme à celles de Duke Ellington et Thelonious Monk pour créer un style propre. Les membres de Heavy Spirits (Pretoria) ont préservé l’expressionnisme du free jazz pour réaffirmer une liberté qui n’est pas que musicale, quand Zim Ngqawana et Andile Yenana imaginent, dans l’Afrique du Sud d’après 1990, une musique universelle à partir du jazz moderne et des musiques rurales sud-africaines.

Le jazz ne fut pas le seul genre musical à aviver le rêve d’une liberté américaine. Dans les années soixante-dix et quatre-vingt, le reggae le compléta, suscitant des émules sud-africains dont Lucky Dube demeure le plus prestigieux. Mais, après 1990, des musiciens plus jeunes voulurent rompre avec la symbolique de l’affranchissement et les tensions de la lutte. Ils entendirent remettre à l’honneur la joie de vivre, dans une certaine fureur du plaisir d’être ensemble, sans pour autant renoncer aux mélanges. Ils inventèrent, Bongo Maffin parmi les premiers, le *kwaito*, à base de house, de garage, sans oublier des parfums de musiques sud-africaines plus anciennes.

Dans les villes ségréguées d’Afrique du Sud, dans les quartiers aux populations bigarrées balayées par le racisme pour faire place aux townships, l’invention d’une sud-africanité musicale a toujours été conçue dans le mélange et l’ouverture à l’autre. La fin de l’apartheid n’a pas fait disparaître cette attitude. C’est ce dont témoignent encore ces « Faubourgs d’Afrique du Sud ».

Denis-Constant Martin

MERCREDI 11 AVRIL, 20H

« Lighting up! »

Le Workshop de Lyon

Jean-Paul Autin, saxophones alto
et soprano, clarinette basse

Jean Bolcato, contrebasse

Christian Rollet, batterie

Jean Aussanaire, saxophone

Heavy Spirits

Gershwin Nkosi, trompette

Paul Vranas, saxophone ténor

Vincent Molomo, basse électrique

Garland Selolo, batterie

Jürgen Schadeberg, photographies,
vidéo

JEUDI 12 AVRIL, 20H

Zim Ngqawana, saxophone, flûte et
chant

Andile Yenana, piano

VENDREDI 13 AVRIL, 20H

Salle des concerts

Lucky Dube

Lucky Dube, chant solo

Gabisile Mduli, chant

Bellina Radebe, chant

Tonique Phala, chant

Thuthukani Cele, clavier

Richard Sekgobela, clavier

Mottlatsi Molefi, percussions

Isaac Moloantoa, contrebasse

Homabrook Nqubezelo, tambours

Freddie Shabalala, guitare

SAMEDI 14 AVRIL, 20H

Salle des concerts

Urban Night

Première partie

Bongo Maffin

Seconde partie

DJ Cleo « All Star »

MARDI 17 AVRIL, 20H

Salle des concerts

Abdullah Ibrahim, piano

JEUDI 12 AVRIL - 20H

Amphithéâtre

Zim Ngqawana, saxophone, flûte et chant

Andile Yenana, piano

Fin du concert vers 21h35.

Zim Ngqawana, Andile Yenana

Une camaraderie d'école commencée au milieu des années quatre-vingt dans les classes de jazz animées par Darius Brubeck de l'université du KwaZulu-Natal, à Durban - pionnières du genre en Afrique du Sud. Une amitié poursuivie depuis lors, cinq disques et de nombreuses tournées à travers le monde en commun. Osons le dire : le saxophoniste Zim Ngqawana et le pianiste Andile Yenana font la paire. Cependant, le duo est une formule qu'ils ont peu expérimentée sur scène et qui n'a encore donné lieu à aucun enregistrement. Ce concert constitue à ce titre une occasion rare de découvrir la fertilité singulière de leur union musicale. Pour l'un comme pour l'autre, la musique est une évidence qui s'est imposée naturellement. Et cette évidence est source d'une beauté sans fard.

Pour Zim Ngqawana, jazz rime avec spiritualité. Son combat à lui, Africain d'Afrique du Sud, pour faire vivre cette évidence musicale dans un contexte d'oppression, s'est d'abord joué à un niveau individuel. Né dans une famille xhosa relativement épargnée, et non dans un township comme la plupart de ses camarades jazzmen, la musique ne s'est pas présentée à lui comme une perspective unique. « *C'était comme une sorte de voix spirituelle qui m'appelait* », précise-t-il. Une « voix » qui parlait dans un saxophone : celle de John Coltrane, le « prophète » J. C. Cette attirance pour le jazz *via* la spiritualité est déterminante dans la démarche de Ngqawana. « *La musique ne commence pas au moment où l'on prend un instrument pour jouer. J'ai été créé par les lois de la musique : le souffle, les battements du cœur, la marche... Je suis musique.* » À 21 ans, Ngqawana choisit la flûte, suivant sa voie. Il travaille d'abord seul, à l'écoute des grands souffleurs d'ici et d'ailleurs (Eric Dolphy, Kippie Moeketsi, Hugh Masekela, John Coltrane...). En d'autres termes, il prend le temps de chercher un son avant d'aller étudier le saxophone à l'université. Et puis c'est là, à Durban, entre les classes et les gigs, qu'il se fait une réputation. L'obtention d'une bourse d'études pour les États-Unis marque le début d'une carrière de voyages à travers l'espace, les âges et les civilisations, jusqu'à atteindre cet « *autre niveau* » qu'il évoque avec mystère. À 47 ans, Zim Ngqawana s'impose comme une nouvelle icône du jazz sud-africain contemporain. Acclamé chez lui, sollicité à travers le monde, il se dit, en toute simplicité, heureux de « *faire voyager l'âme des gens* ». Ainsi soit-il.

Andile Yenana, lui, a toujours envisagé la musique en termes de « mission ». Élevé au son de la Motown *via* la discothèque paternelle, également héritier de l'éducation musicale traditionnelle reçue par son père jadis au collège théologique de St Peters, quand il touche pour la première fois un piano, du haut de ses dix ans, Yenana fils sait déjà qu'il jouera du jazz. Car pour lui, tout est là. *Who's Got the Map?* Quelle est la carte à suivre ? Il n'y en a pas, bien sûr. Il existe autant de chemins que de musiciens dans le jazz, qui est « *un acte de collaboration et d'improvisation. C'est pour cela que je l'aime tant !* » Toutes les combinaisons musicales intéressent Yenana, du moment que le jazz n'est pas loin, et il suffit d'observer son activité de *sideman* pour s'en apercevoir : outre sa complicité fructueuse et voyageuse avec Ngqawana, le pianiste s'associe au très populaire

saxophoniste Steve Dyer, accompagne le guitariste afro-pop Louis Mhlanga ou encore le légendaire Winston « Mankunku » Ngozi, sans oublier sa propre formation, sa « voix » comme il dit, le quintette Voice. L'éclectisme semble être sa seconde nature, ce qui ne l'empêche pas de se recentrer quand il s'agit d'enregistrer sous son nom, ce qu'il a fait à deux reprises, en 2002 (*We Used to Dance*) et 2005 (*Who's Got the Map ?*). Outre les artistes de la Motown, Yenana ne fera croire à personne qu'il n'a jamais écouté McCoy Tyner : question de génération, même dans l'autre hémisphère. Monk est également sollicité, une affaire de cœur. Une référence sud-africaine ? Pat Matshikiza, bien sûr, dont le groove puissant a marqué la jeunesse noire de l'Afrique du Sud des années soixante-dix. Enfin, les entrelacements rythmiques typiquement xhosas peuplent la musique de Yenana, soucieux d'investir sa propre culture « *avant de s'intéresser au jazz d'outre-Atlantique* ». Le jazz, en Afrique du Sud, a toujours su se construire dans l'indépendance, et ce n'est pas aujourd'hui que cela va s'arrêter.

Lorraine Roubertie

Et aussi...

> CONCERTS

SAMEDI 16 JUIN, 20H

Les Larmes de Lisbonne

Huelgas Ensemble
Paul Van Nevel, direction

Musique traditionnelle du Portugal (XVI^e siècle) et fados de Beatriz da Conceição et António Rocha.

VENDREDI 22 JUIN, 20H

Cabelo branco é saudade

Spectacle de **Ricardo Pais**
Direction musicale de **Diogo Clemente**

DIMANCHE 24 JUIN, 16H30

Fado jeunes talents

Première partie: Amelia Muge
Seconde partie: Mafalda Arnauth

SPECTACLES JEUNE PUBLIC

MERCREDI 25 AVRIL, 15H
JEUDI 26 AVRIL, 10H ET 14H30

reNaissances

Ce spectacle est proposé aux enfants à partir de **2 ans**.

MERCREDI 30 MAI, 15H
JEUDI 31 MAI, 10H ET 14H30

Vocal Extrême (Jazz vocal)
Les Grandes Gueules

Ce spectacle est proposé aux enfants à partir de **8 ans**.

> 3^e BIENNALE D'ART VOCAL : WEEK-END FEMMES D'ORIENT

SAMEDI 26 MAI, 15H

Shin Shin Nanguan Ensemble (Taïwan)

SAMEDI 26 MAI, 16H30

Munadjat Yulchieva (Ouzbékistan)

SAMEDI 26 MAI, 20H

Chérifa (Moyen-Atlas, Maroc)

DIMANCHE 27 MAI, 15H

Mahsa et Marjan Vahdat (Iran)

DIMANCHE 27 MAI, 18H

Abida Parveen (Pakistan)

> MUSÉE

Des visites contes pour les enfants (à partir de 4 ans) et leur famille sont proposées tous les dimanches.
- à 11h, autour des contes d'Occident avec une conteuse et un conférencier
- à 15h, autour des contes d'Orient et d'Afrique avec une conteuse et un musicien

> ÉDITIONS

Petit Atlas des musiques du monde
Coédition Mondomix et Panama, 220 pages.

> MÉDIATHÈQUE

- Venez réécouter ou revoir les concerts que vous avez aimés.
- Enrichissez votre écoute en suivant la partition et en consultant les ouvrages en lien avec l'œuvre.
- Découvrez les langages et les styles musicaux à travers les repères musicologiques, les guides d'écoute et les entretiens filmés, en ligne sur le portail.

<http://mediatheque.cite-musique.fr>

LA SÉLECTION DE LA MÉDIATHÈQUE

Nous vous proposons...

... de regarder :

Musiques noires en Afrique du Sud : La terre des Zoulous, film de **Claude Fléouter** avec le Groupe vocal Amodana, le Groupe Lucky Stars, Ray Phiri, Mbongeni Ngema, Noise Khanyile, King Stars Brothers, Lawrence B., Mavundla Stimela, Welcome

• *Musiques noires en Afrique du Sud : Soweto*, film de **Claude Fléouter** avec Yvonne Chaka-Chaka, la Troupe du Musical Township Fever, le groupe Stimela, Lucky Dube, Brenda Fassie, Chicco des Sofn'free, Pat Change.

... de lire :

In Township Tonight! : Musique et théâtre dans les villes noires d'Afrique du Sud de **David B. Coplan**

... d'écouter :

Attica Blues avec **Archie Shepp**, compositeur et saxophoniste • **Max Roach** en concert enregistré à la Cité de la musique le 29 janvier 1998